

La pharmacie est-elle une science ?

Jean FLAHAUT*

La question posée en titre de cette intervention peut paraître provocatrice, de la part d'un homme qui a consacré une grande partie de ses activités à la science dans le cadre d'une faculté de pharmacie.

Mais la réponse n'est pas aisée dès que l'on y réfléchit un peu. Car, tout d'abord, "*Qu'est-ce que la science ? Que sont les sciences ?*"

Ces interrogations tourmentent beaucoup de nos philosophes. De plus, au cours des trois derniers siècles, les définitions envisagées ont fortement changé, tandis que, parallèlement, les relations de la pharmacie avec les autres domaines de connaissances ont beaucoup évolué.

Aussi, en amateur d'histoire, me suis-je penché sur le passé. Dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie française* parue en 1694, la science est définie par la "*connaissance qu'on a de quelque chose*". Dans le *Dictionnaire universel* de Trévoux, en 1771, la science est la "*connaissance des choses acquises par une grande lecture et une longue méditation*", ce qui ne peut manquer de nous surprendre. Mais il est ajouté que la science "*se dit plus spécifiquement de l'application qu'on a eue à approfondir la connaissance d'une matière, de la réduire en règle et en méthode pour la perfectionner... Il n'y a que la géométrie qui soit une véritable science qui ait des démonstrations.*" Et plus loin, Trévoux ajoute, non sans malice : "*La vraie science d'une femme, c'est d'être belle*", phrase qui donne une excellente vision de ce qu'était la science à cette époque ; car la science était regardée comme une construction de l'esprit pouvant conduire à des résultats pratiques, par exemple, pour une femme, être belle.

De nos jours, on pourrait penser que la conception de la science est mieux établie. Or, celle-ci pose toujours problème et, par exemple, en 1935, le philosophe des sciences Stéphane Lupasco commençait une étude sur ce sujet par les interrogations "*Qu'est-ce que la science ? Comment répondre ?*", et montrait qu'un scientifique ne peut résoudre cette question car il est à l'intérieur des sciences, de même que le philosophe ne peut le faire, car il en est à l'extérieur.

Sans aller dans des considérations aussi élevées, nous retiendrons que le but de la science est de parvenir à l'édification d'un cadre intelligible et rationnel aux observations que nous pouvons faire du monde qui nous entoure.

* De l'Académie nationale de médecine. De l'Académie nationale de pharmacie.

Qu'en est-il alors de la délivrance des médicaments au niveau de la pharmacie ?

Dans un lointain passé, vers le XIII^e siècle, la pharmacie se détacha peu à peu de l'épicerie et de la droguerie. Au départ, ce n'était pas une science. C'était un art, l'art de reconnaître, de recueillir, de conserver les drogues simples, de préparer des médicaments. C'était l'art de faire des produits issus de préparations souvent complexes, afin d'obtenir, non une vérité scientifique, mais un résultat pratique dans la défense de la santé. Et cet art reposait sur les connaissances, accumulées au cours d'un long apprentissage, appliquées avec compétence et aussi bien que possible.

Précisons à ce sujet qu'au XVII^e siècle l'art est tout ce qui se fait par l'adresse et par l'industrie de l'homme et Furetière précisera dans son *Dictionnaire* de 1690 "*que l'art est opposé... à la science car il n'est qu'un amas de préceptes, de règles, d'interventions, alors que le principe de la science est la démonstration.*" Ainsi, l'art était une connaissance sensible, en opposition avec la science, connaissance intelligible.

Au cours du XVIII^e siècle, se développèrent peu à peu des techniques expérimentales, et l'on chercha à expliquer et à relier les uns aux autres les phénomènes observés. Ces interprétations devinrent peu à peu cohérentes et généralisables à un large ensemble de faits distincts.

Deux sciences émergèrent alors : la chimie et la physique.

Les pharmaciens dans leurs officines y eurent un rôle important. En 1805, le célèbre médecin Fourcroy reconnaissait "*que la pharmacie est la véritable origine de la chimie ; que celle-ci doit ses premières connaissances exactes à la préparation des médicaments ; que devenue plus vaste, la chimie ne s'est séparée de la pharmacie qu'en apparence et qu'elle y est toujours restée attachée ; que les progrès de l'une sont irrévocablement et réciproquement inséparables des progrès de l'autre.*" Et, plus loin, Fourcroy affirmait qu' "*il est impossible d'être pharmacien sans être chimiste, puisque la plus simple opération pharmaceutique, l'exécution de la plus mauvaise formule, nécessitent des observations chimiques.*"

Nous pouvons donc conclure de ceci que, puisque la chimie est considérée comme une science, il doit en être de même de la pharmacie. Cependant, dès 1809, le pharmacien Cadet de Gassicourt était moins affirmatif car, disait-il, "*un découragement général semble s'emparer des pharmaciens qui, forts de l'instruction qu'ils ont puisée dans les leçons des grands maîtres, se voient dédaignés par les chimistes qui ne s'occupent que de théorie.*"

Ainsi, le pharmacien, prisonnier de ses manipulations et de sa pratique quotidienne, ne suivait plus les approches théoriques construites par ceux que l'on pourrait appeler les "*vrais*" chimistes et qui relevaient de la science chimique. Cependant, le pharmacien continuait d'impressionner le public par les appareils de son laboratoire et les difficiles manipulations qu'il y réalisait pour préparer les médicaments ;

il continuait d'être associé au chimiste, dans l'esprit du public, comme le prouve encore de nos jours la dénomination de "pharmaciens chimistes" de nos collègues des armées.

Il est vrai que, parallèlement, certains pharmaciens effectuaient des travaux de niveau élevé, tels Vauquelin, Pelletier, Caventou, Balard, Bussy, en ne retenant que le début du XIX^e siècle. Si plusieurs d'entre eux n'avaient que des préoccupations purement chimiques, beaucoup s'attachaient à isoler des produits doués d'activités thérapeutiques. Ainsi, apparaissait peu à peu une science nouvelle : *la science pharmaceutique* ; mais ses frontières avec la science chimique ne pouvaient être définies, car les deux se recouvraient et étaient inséparables.

Puis, peu à peu, les pharmaciens les plus audacieux se mirent à préparer à l'avance, dans leurs officines, des produits vendus sous leur garantie, qui porteront le nom de *spécialités*. Devant le succès de certaines de celles-ci, leurs inventeurs furent obligés de créer des ateliers séparés des officines. Ainsi naquirent des "*laboratoires pharmaceutiques*" de type industriel.

En ces débuts, la composition de ces spécialités ne faisait intervenir que des mélanges de produits végétaux, minéraux ou organiques, tels le sucre ou la glycérine. Puis, à la fin du XIX^e siècle, apparurent les premières synthèses de médicaments organiques, telle l'aspirine, qui furent suivies du développement rapide de l'industrie pharmaceutique.

La science pharmaceutique était alors définitivement consacrée. Si, de nos jours, elle fait beaucoup appel aux méthodes de la science chimique, elle s'en distingue profondément par ses objectifs. Car il s'agit de trouver des produits, naturels et maintenant surtout synthétiques, ayant une activité thérapeutique définie. Ceci exige la convergence de nombreuses sciences, chimiques, physiques, biologiques, médicales et même sociales. Les recherches sur les thérapies géniques ou dans le domaine des biotechnologies en sont la preuve. De plus, la nécessité de plus en plus évidente de faire que le médicament puisse parvenir au niveau de l'organe déficient ou malade, conduit à développer des recherches sur des formes à libération contrôlée ou sur des vecteurs appropriés.

Enfin, l'obligation de préparer de grandes quantités de certaines matières premières conduit à la mise au point de techniques particulières souvent très sophistiquées.

Ainsi, la science pharmaceutique repose maintenant sur des préoccupations et sur des méthodes profondément différentes de celles des autres sciences, même si elle fait souvent appel à ces dernières.

Mais alors, me direz-vous, qu'en est-il au niveau de l'officine ?

Si, comme nous venons de le voir, la science pharmaceutique se focalisa peu à peu en dehors de l'officine, le pharmacien reprit par contre l'emblème de l'art pharmaceutique qui avait été le sien dans ses origines lointaines.

Car le fait que le pharmacien se détache peu à peu de son image de chimiste et, en particulier, ne prépare plus que de façon exceptionnelle les médicaments dans son officine, l'a conduit à une prise de conscience profonde d'un rôle nouveau dans la défense de la santé. S'il est toujours l'homme du médicament, il est devenu de plus un soignant en dialogue permanent à la fois avec le médecin et avec le malade. Car les relations du patient avec son médecin et avec son pharmacien deviennent équivalentes. La notion de soin pharmaceutique, maintenant bien établie, confie au pharmacien l'analyse de l'adéquation des médicaments prescrits par le médecin ou utilisés spontanément par le patient avec les caractéristiques propres à ce dernier. Il s'agit, pour le pharmacien, d'une *démarche personnalisée*, faisant intervenir la maîtrise de la communication tant avec le malade qu'avec le médecin, reposant sur une parfaite connaissance du médicament, de son activité, de ses effets indésirables et de ses conditions d'utilisation mais, de plus, tenant compte des réactions individuelles du patient concerné. Le pharmacien est, en effet, confronté à ce que le patient, abreuvé de matraquages médiatiques, devient un décideur de stratégies thérapeutiques. Par suite de la diffusion des connaissances, par suite aussi de l'état d'esprit de plus en plus individualiste qui s'installe dans notre société, le patient veut souvent prendre en main son destin et décider lui-même de ses systèmes de soin. Le pharmacien doit tenir compte de ce comportement ; il est alors conduit à montrer sa compétence, son intelligence, et finalement à engager davantage sa responsabilité. Les interventions du pharmacien qui se sont manifestées ces dernières années aux niveaux de la contraception d'urgence, de la toxicomanie, du sevrage tabagique, des substitutions médicamenteuses, sont des exemples qui illustrent des rôles souvent difficiles ou délicats, mais qui ne cessent de s'accroître.

Un nouvel art pharmaceutique s'est ainsi établi au niveau de l'officine.

Finalement, on assiste, dans le comportement du pharmacien au cours du temps, à une oscillation, à une compétition et à une superposition entre une science, la science pharmaceutique, et un art, l'art pharmaceutique. La maîtrise de la santé ne fait-elle pas intervenir des comportements tout à la fois subjectifs et objectifs ?

Puis-je ajouter qu'un autre facteur intervient dans le comportement du pharmacien, que j'appellerai son *métier*. Car le pharmacien est affronté à un ensemble de contraintes administratives, sociales, économiques, qui se superposent de plus en plus lourdement à la science et à l'art pharmaceutiques.

Cependant, certains voient un marchand dans le pharmacien, sous prétexte que celui-ci achète et vend. Or, l'artiste peintre ne serait-il pas lui-même un marchand parce qu'il achète ses couleurs et qu'il vend ses tableaux ? Tous deux, le pharmacien et l'artiste peintre, ne vendent-ils pas leurs productions en les présentant, l'un dans son officine, l'autre dans son atelier ? Cette comparaison, que j'ai relevée dans un manifeste présenté devant l'Assemblée nationale en 1829, par des membres de la Société de pharmacie de Paris, met en évidence que, depuis longtemps, le pharmacien ne peut être confondu avec un marchand.

De nos jours, le pharmacien est conduit à gérer son officine en utilisant des techniques informatiques de plus en plus sophistiquées, qui font intervenir des méthodes et un état d'esprit éloignés du geste pharmaceutique traditionnel. Malgré cela, le métier pharmaceutique conserve des caractéristiques bien définies et est irremplaçable. Si les formules et les manipulations qui étaient réalisées derrière les comptoirs de l'officine ont presque totalement disparu, le métier se retrouve toujours dans la gestion d'un lieu efficace de distribution du médicament, dans l'accueil du patient, dans l'esprit nécessaire à la dispensation attentive du médicament. La science et l'art pharmaceutiques sont ainsi constamment associés au métier. Et, comme l'affirmait déjà le pharmacien Louis Jouvet, il y a près de soixante-dix ans, ce métier est une exceptionnelle façon de vivre.

Aussi, face à l'interrogation qui m'a été posée, je répondrai maintenant : "*Oui, la pharmacie est de nos jours une science, mais elle est également un art et un métier.*"

Et notre Académie a pour mission de mettre en valeur, de développer et de défendre ces trois aspects de la pharmacie.

BIBLIOGRAPHIE

- BALIAN R. – Philosophie de la science contemporaine. *La vie des sciences*, 1995, t. 12, 361.
- BÉRAS P. – La pharmacie d'officine est-elle encore un art ? Communication à l'Acad. nat. pharm., séance du 2 avril 1997.
- BARRAL P.-E. – Pharmacie et industrie pharmaceutique. *Encyclopædia universalis*, 1990, 1018.
- COOK A. – Les bases empiriques de la théorie scientifique. *La vie des sciences*, 1996, t.13, 125-132.
- Dictionnaire de l'Académie des sciences, 1^{ère} édition 1694, 3^e édition 1740, 5^e édition 1798.
- FURETIÈRE A. – Dictionnaire universel, 1690, réédité par "*Le Robert*", 1978.
- JOLY P. – Le médicament de demain. *Bull. Ordre pharm.*, 1998, n° 361, 343.
- LAUGIER A., DURUY V. – Pandectes pharmaceutiques, ou Recueil de tous les statuts, édits... concernant les pharmaciens... de 1312 à 1837. Édit. Louis Colas, Paris, 1837.
- LUPASCO S. – Les idées directrices d'une nouvelle philosophie des sciences. "*Thalès*". Lib. Félix Alcan, 1936.
- PARROT J. – Prescription et responsabilité du pharmacien. *Médec*, mars 1995.
- SCHATZMAN E., LADRIÈRE J. – "Sciences". *Encyclopædia universalis*, 1990, 718
- TRÉVOUX. – Dictionnaire universel françois et latin, 1771.